

Médias au féminin : de nouveaux formats

Série *Sciences du langage*

Sous la direction de Greta Komur-Thilloy

Conseillers scientifiques : Jean-Michel Adam — Université de Lausanne
• Charlotte Schapira — Technion — Israël Institute of Technology, Haïfa, Israël
• Henriëtte Hendriks — Cambridge University • Elena Metewa — Université de Sofia
• Georges Lüdi — Université de Bâle • Urszula Paprocka-Piotrowska — Université Catholique de Lublin
• Daniel Véronique — Paris III et Université de Provence • Marzena Watorek — Université de Paris 8.

La collection « Universités » poursuit les buts suivants : *favoriser* la recherche universitaire et académique de qualité ; *valoriser* cette recherche par la publication régulière d'ouvrages ; *permettre* à des spécialistes, qu'ils soient chercheurs reconnus ou jeunes docteurs, de développer leurs points de vue ; *mettre* à portée de la main du public intéressé de grandes synthèses sur des thématiques littéraires générales.

Elle cherche à *accroître* l'échange des idées dans le domaine de la critique littéraire ; *promouvoir* la connaissance des écrivains anciens et modernes ; *familiariser* le public avec des auteurs peu connus ou pas encore connus.

La finalité de sa démarche est de contribuer à *dynamiser* la réflexion sur les littératures européennes et ainsi *témoigner* de la vitalité du domaine littéraire et de la transmission des savoirs par les chercheurs confirmés et les débutants encadrés.

Sous la direction de
Hélène Barthelmebs-Raguin
& Greta Komur-Thilloy

Médias au féminin : de nouveaux formats

Déjà parus

Greta Komur-Thilloy, *Presse écrite et discours rapporté*, Orizons, collection « Universités, série Sciences du langage », 2010 ;

Sous la direction de Pascale Trévisiol-Okamura et Greta Komur-Thilloy, *Discours, acquisition et didactique des langues, Les termes d'un dialogue*, Orizons, collection « Universités, série Sciences du langage », 2011 ;

Greta Komur-Thilloy & Urszula Paprocka-Piotrowska, *Éducation pluri-lingue : contextes, représentations, pratiques*, Orizons, collection « Universités, série Sciences du langage », 2015 ;

Cet ouvrage est publié avec le concours de l'Institut de Recherche en Langues et Littératures Européennes (ILLE, EA 4363).

Les coordinatrices du volume souhaitent remercier Marion Apffel pour la relecture attentive de l'ensemble des articles.

Pour une introduction

HÉLÈNE BARTHELMEBS-RAGUIN
GRETA KOMUR-THILLOY

Je parlerai de l'écriture féminine : de ce qu'elle fera. Il faut que la femme s'écrive : que la femme écrive de la femme et fasse venir les femmes à l'écriture, dont elles ont été éloignées aussi violemment qu'elles l'ont été de leurs corps ; pour les mêmes raisons, par la même loi, dans le même but mortel. Il faut que la femme se mette au texte — comme au monde, et à l'histoire —, de son propre mouvement¹.

À l'heure où les études de genre foisonnent, questionnant à la fois le Féminin et le Masculin dans leurs perspectives sociales et artistiques, notre ouvrage interroge la notion de médias, prise au sens large, c'est-à-dire les « moyens de transmissions d'un message² », en la croisant avec une perspective d'études genrées. Deux disciplines se rejoignent dans cette réflexion collective : la linguistique et la littérature. Il s'agit pour nous de faire dialoguer autour de ces notions, femmes et médias, des domaines proches permettant d'échanger leurs approches et leurs compétences.

1. Hélène Cixous, *Le Rire de la Méduse et autres ironies*, Paris, Galilée, 2010 [1975], p. 37.
2. *Trésor de la langue française : Dictionnaire de la langue du xixe et du xxie siècle*, t. 11, Paris, Centre National de la Recherche Scientifique, Gallimard, 1985, p. 579.

Qu'elles soient littéraires, linguistiques, historiques ou encore médiatiques, les études qui composent cette réflexion se réunissent autour d'un support privilégié, celui de l'écrit. Ce dernier, nous le verrons, se voit étendu, élargi, par d'autres médias, tels que la voix parlée, l'image, le son, les liens hypertextes, les collaborations en ligne, etc., autant de moyens de communication propres à dire et à inscrire le genre féminin. Ainsi, éminemment en lien avec la société qui les produit, ces messages verbaux se voient complétés par une dimension intermédiatique et polyphonique. Ces codes hybrides relèvent-ils de la langue des femmes modernes de notre siècle ? Et si oui, témoignent-ils de différences de style entre hommes et femmes, notamment en ce qui concerne la poétique et la stylistique de la conversation quotidienne³ ainsi que la narration — et ce à travers les stratégies narratives comparées dans la presse et l'écriture féminines et masculines ? Entre construction sexuée, culturelle et discursive, comment se négocie et se modalise en langue et en discours la parole de l'autre ? Quels sont les marqueurs linguistiques de la polyphonie discursive et de l'intertextualité dans une perspective de réflexion sur les genres masculin et féminin ? Autant de questionnements qui servent de fils conducteurs à notre étude.

Généralités sur le genre

Le genre, donnée sociale par excellence, se réalise dans une nouvelle identité sexuée, telle qu'elle est explicitée par Judith Butler :

Le genre se révèle performatif — c'est-à-dire qu'il constitue l'identité qu'il est censé être. Ainsi, le genre est toujours un faire, mais non le fait d'un sujet qui précéderait ce faire [...]. Il n'y a pas d'identité de genre cachée derrière les expressions du genre ; cette identité est constituée sur un mode performatif par ces expressions, celles-là mêmes qui sont censées résulter de cette identité⁴.

Ainsi, le genre n'est pas une donnée construite et préalable au sujet, mais une variable évolutive, en construction et fluctuante. Rappelons que la critique féministe dite matérialiste se place dans une perspective qui, si elle part du même constat de la différence des sexes, propose une vision

3. Deborah Tannen, *Talking Voices : Repetition, Dialogue, and Imagery in Conversational Discourse*, Cambridge / New York, Cambridge University Press, 1989.
4. Judith Butler, *Gender Trouble : Feminism and the Subversion of Identity* (*Pour un féminisme de la subversion*, trad. de Cynthia Kraus), Paris, La Découverte, 2005 [1990], p. 97.

tout à fait autre, il s'agit de tendre à une position neutre qui abolirait ces différences. Comme le rappelle Catherine Nesci, « dans *Gender Trouble*, Butler préconise une dé-sexuation des êtres humains. Pour elle, le féminin n'est pas nécessairement rattaché à la femme et le masculin n'est pas nécessairement rattaché à l'homme. Butler neutralise la différence des sexes, et met en œuvre l'idée de performativité du genre »⁵.

En nous appuyant sur les théories féministes, dont les représentantes les plus illustres sont Judith Butler, Hélène Cixous — en étroite relation avec les travaux de Jacques Derrida —, Luce Irigaray — qui se place dans l'école de pensée de Jacques Lacan —, Nancy Chodorow, Christine Delphy, Antoinette Fouque ou encore Chantal Chawaf, l'expérience de l'individualité, de la corporéité, propre à un genre tend, pour nous, à influencer la langue et l'écriture au féminin, et donc à inscrire la perception particulière du Monde qu'elle dépeint. Bien entendu, il n'est aucunement question de basculer vers les théories essentialistes qui réunissent sexe biologique et genre sexué en un même ensemble fixe et inébranlable. De telles conceptions amèneraient à une fixation de l'identité une fois pour toutes et rendraient toutes études du Masculin ou du Féminin nulles et non-avenues. Au contraire, la philosophie et le féminisme servant d'appareils critiques à notre étude tendent à valoriser les spécificités d'une écriture féminine — et donc son corollaire masculin —, en s'appuyant sur un vécu féminin qui vient traduire un être-au-monde particulier, ne répondant pas aux stéréotypes ou schémas préétablis. Contrairement aux idées développées par le féminisme matérialiste, pour qui toute utopie empêche d'agir par des actes, cette philosophie envisage les identités sexuées comme prédiscursives et c'est justement cet aspect qui nous semble s'actualiser dans les *corpus* proposés ici à l'étude.

La nouveauté du format d'écriture observé dans certains médias, et notamment dans la presse féminine, consiste en la façon dont le récit y est construit. La manifestation de la première personne, l'expression du temps présent, la prise en charge énonciative sont autant de marques qui affichent une subjectivité de journalistes de la presse féminine⁶. Ainsi, les

5. Catherine Nesci, Table ronde « Genre, *Gender* : conjonctions et disjonctions », in *Fabula, Atelier de théorie littéraire*, disponible sur < http://www.fabula.org/atelier.php?Genre_-_Gender > (page consultée le 30 juillet 2012).
6. Voir par exemple Greta Komur-Thillo, « La presse féminine : de nouveaux formats qui révolutionnent le genre journalistique », in Claire Despierres et Mustapha Krazem (éds), *Quand les genres provoquent la grammaire... et réciproquement !*, Li-moges, Lambert Lucas, 2012, p. 127-142.

constructions phallogocentriques, selon les termes de Jacques Derrida, des identités féminines, bipolarisées et considérées comme normales, se voient investies par une subjectivité qui dénie l'aspect monolithique des identités. Au manichéisme des constructions sociales genrées répondent des écritures mouvantes et protéiformes ; la pratique journalistique et littéraire venant ici se heurter aux représentations des femmes et interroger l'écriture au féminin. À partir de ce constat, dans le même temps que les médias se font le biais des constructions idéologiques qui entourent le Féminin dans une société donnée, ils tendent à renforcer cette construction. Deux niveaux d'analyse se rencontrent dès lors qu'on s'intéresse aux médias au féminin :

- scripturaires, notamment avec l'hybridation des genres des médias ;
- sexués, avec la construction sociale des sexes ; quels types de discours sont privilégiés dans l'élaboration d'écrits à destination des femmes ?

S'il ne suffit bien sûr pas d'être une femme pour développer une expression féminine, quelles stratégies discursives sont mises en œuvre dans le cadre d'une esthétique féminine ? Comment des auteures écrivent-elles le Féminin et s'approprient-elles ainsi leur propre genre ?

Il convient de poser la question : comment penser aujourd'hui la question des genres, et si, de la même façon, il y a un *trouble dans le genre* (masculin / féminin), pour reprendre la thèse de Judith Butler, n'y a-t-il pas un trouble dans le genre médiatique, un métissage, une hybridation et du coup une dé-hiérarchisation, une dé-catégorisation des genres ?

Cette réflexion, qui se veut interdisciplinaire, a ainsi pour objet d'établir et de souligner les passerelles qui peuvent exister au sein d'une même discipline et / ou entre des disciplines et se propose de réfléchir aux moyens discursifs mis en œuvre dans les médias au féminin. Si « parler n'est jamais neutre⁷ » pour reprendre Luce Irigaray (1985), et si « la langue sert à être⁸ », nous pensons pouvoir dire que les enjeux liés à l'usage de la langue dans les médias au féminin se particularisent. La linguiste Luce Irigaray et la philosophe Hélène Cixous se sont, entre autres choses, intéressées à l'usage qui est fait de la langue. Leurs conclusions étant que les hommes et les femmes n'usent pas de la langue de manière similaire et

7. Clin d'œil au titre de l'ouvrage de l'ouvrage *Parler n'est jamais neutre* (1985) de Luce Irigaray.
8. Hélène Barthelmebs, *De la construction des identités féminines. Regards sur les littératures francophones de 1950 à nos jours*, Thèse de doctorat sous la direction de Peter Schnyder, 2012, p. 31. Ouvrage à paraître en 2015 chez Peter Lang.

qu'ainsi, le langage est sexué. Elles cherchent à prouver qu'il serait possible de créer de nouvelles formes de pensée féminine, en transformant les structures mêmes du système traditionnel de pensée, car « il ne suffit pas de changer telle ou telle chose dans l'horizon qui définit la culture humaine, mais bien de changer l'horizon lui-même »⁹, et l'écriture au féminin nous paraît être la manière dont les auteures réinvestissent la culture — la linguiste réfutant la dissociation traditionnelle entre effets de langue et effets de société. Les travaux de Julia Kristeva dégagent des particularités stylistiques et thématiques propres aux écrits féminins, bien qu'elle réfute l'existence d'une écriture sexuée (féminine ou masculine) au profit de la mise en avant de thèmes, de fantasmes, de traitements stylistiques qui sont propres aux femmes.

Récit au féminin : nouveaux formats

En quoi constate-t-on la particularité et la nouveauté dans la conduite du *récit au féminin* ? C'est-à-dire, quelles sont les nouvelles formes de discours qui se distinguent par une construction sociale, littéraire et linguistique des genres ?

Dans le récit décrit par Benveniste, le locuteur prend une distance maximale par rapport à son énoncé qui relate des événements passés en employant les temps du passé. Le locuteur n'y intervient pas et par conséquent, n'est pas formellement marqué. Seule la troisième personne est possible puisqu'elle ne représente pas d'acteurs de la communication. Le récit est coupé de l'acte de l'énonciation et les événements sont présentés comme indépendants, situés dans une temporalité autre que celle du locuteur (absence du temps présent). Les pronoms et déterminants employés ont uniquement une valeur anaphorique.

Les journalistes de médias au féminin empruntent le ton complice des bloggeurs réinventant ainsi certains codes de narration. En transgressant les règles d'écriture journalistique, les journalistes femmes brisent les frontières traditionnelles entre le reportage et la chronique. En se mettant dans la peau des personnages, elles décrivent leurs différentes expériences calquées sur l'actualité et, en narrant à la première personne, elles mêlent finement la fiction et la réalité, prônent le caractère ultrasubjectif, expriment leurs opinions personnelles. A-t-on raison de parler de la *propagation*

9. Luce Irigaray, *J'aime à toi : esquisse d'une félicité dans l'histoire*, Paris, Grasset, 1992, p. 36.

de l'oral dans l'écrit même si, à l'arrivée, ce n'est justement pas d'oral qu'il s'agit, ni non plus d'*hybride*, mais bien toujours d'écrit ? Le support de l'écrit est devenu, avec les nouveaux médias, volatil et « multi-couches¹⁰ » avec une sorte de mise en abyme où s'opère une création écrite fictionnalisée de nouveaux genres médiatiques écrits. Mais cette création qui mime une certaine forme d'oralité, caractérisant les nouveaux genres de l'écrit, renvoie en fait à toute l'histoire des écritures et par exemple, en ce qui concerne le rébus, au passage des écritures logographiques aux écritures phonographiques. Ces jeux, en fait, se placent au cœur-même de la nature de l'écriture et de l'écrit, aux potentialités liées à sa nature visuelle et visuo-gestuelle. En les revisitant, la presse écrite féminine est en train de révolutionner le genre journalistique.

Médias au féminin

Loin de se fondre dans les moules prévus par les normes des genres, les journalistes de la presse féminine brouillent les pistes et surprennent par leurs façons d'écrire.

Des journalistes femmes, à la plume aiguisée, réinventent certains codes de narration, exploitent le jeu de la langue, brisent les frontières, transgressent les règles, apportent l'outil et le ludique. Se situant entre l'enquête, la confession et le journal intime, les auteures de la presse féminine n'hésitent pas à se mettre dans la peau des personnages et mêlent avec brio la fiction et la réalité en décrivant leurs différentes expériences calquées sur l'actualité. Certaines se glissent dans la peau du personnage du récit journalistique et présentent leurs expériences sous la forme du genre narratif à la première personne. On y note l'emploi massif¹¹ du « je » subjectif de la première personne, du présent de l'indicatif et du passé composé. Du point de vue discursif, les articles de la presse féminine constituent des récits polyphoniques marqués par l'emploi des guillemets témoignant du rapport du dire et de la modalisation autonymique.

Devant cette diversité, favorable aux mutations significatives, les genres et les formes, en mêlant subtilement tradition et renouvellement, ne

10. Entretien avec Brigitte Garcia, professeure en Sciences du Langage à l'Université Paris 8, 2 juillet 2012.
11. Cent trente-sept occurrences du pronom « je » et de ses variantes ont été relevées par Greta Komur-Thillooy dans un article, d'une longueur assez brève (une page et demie), de Géraldine Levasseur « Dans la peau d'une stripteaseuse », *Marie Claire*, septembre 2010.

se satisfont pas d'un modèle homogène. La vision nouvelle qui s'esquisse dans ces créations s'accompagne d'une évolution formelle.

L'impact des nouvelles technologies de communication n'est pas en reste. Il est visible dans la presse écrite version papier, et tout particulièrement, dans la presse féminine qui, en plein essor, voit se développer de nouvelles stratégies discursives. Une étude de la langue en usage nous renvoie donc vers les constructions du Féminin dans les médias actuels, qui se veulent être des supports de l'opinion. De plus, avec le temps et le succès des cyber-journalistes, la presse écrite s'inspire à son tour de la cyberpresse pour modifier ses propres codes. Les genres traditionnels de l'écrit sont ainsi brouillés et les nouveaux moyens d'expression, qui caractérisent fortement les nouveaux médias voient émerger des rituels et des codes spécifiques.

Cette déhiérarchisation est sans doute moins visible dans la presse écrite que dans le média télévision mais compte tenu des « métamorphoses médiatiques¹² », c'est-à-dire du fait, par exemple, qu'une radio n'est plus seulement une radio car elle produit — via l'Internet — du texte, du son et de l'image, compte tenu qu'un journal n'est plus seulement un journal du fait de ses extensions internet multi-média, on se retrouve souvent à entremêler les différents genres, les lieux de discours. On y observe la restructuration profonde et les brouillages générés par la diversification moderne des conditions de production / réception. La question du temps journalistique, de la vitesse de production de l'écrit journalistique se pose ainsi pour expliquer certaines entorses à la langue académique et apprécier la créativité¹³ dont font preuve ces nouvelles auteures. La question de la vitesse de production *versus* la vitesse de lecture combinée au temps consacré à cette même lecture conditionne, nous semble-t-il, le format et peut-être le « genre médiatique »¹⁴.

12. Francis Yaïche, communication au séminaire thématique de l'Institut en Langues et Littératures Européennes (ILLE, 4363) de l'Université de Haute-Alsace, « Accélérateurs et ralentisseurs de la réalité : marcher ou courir, il faut choisir ». Et c'est parfois « indécidable », le 11 avril 2015.
13. Voir par exemple Greta Komur-Thillo, *Presse écrite et discours rapporté*, Paris, Orizons, 2010.
14. Voir par exemple les articles de Greta Komur-Thillo, « Le langage SMS, une nouvelle forme d'oralité dans l'écrit » et de Éliisa Gruppioni, « Conversation électronique et romans par mails : une exemple d'interface générique, in : Greta Komur-Thillo et Anne Réach-Ngô (dirs), *L'Écrit à l'épreuve des médias*, Paris, Garnier Classiques, 2012, p. 395-419 et p. 419-437.

L'impact des nouvelles technologies de communication est particulièrement visible dans la presse féminine. Des magazines féminins¹⁵ se *créolisent*, en proposant des nouveaux lieux de discours imitant des *chats*, des échanges par e-mail. Ce phénomène génère l'apparition de nouvelles façons d'écrire appelées une *cyberlangue* comprise comme de nouvelles pratiques discursives du français écrit. Ce *cyberlangue*, comme tout langage, a ses rituels et ses codes. En effet, on peut observer de nombreuses interrelations entre l'oral et l'écrit, telles des interpénétrations, des reconfigurations générées — en particulier par les nouvelles conditions de production / réception offertes par les nouvelles technologies.

Pour vérifier l'hypothèse d'une esthétique féminine, les contributions de ce volume scrutent des œuvres littéraires ainsi que des textes écrits par les journalistes femmes et destinées à un public féminin ; et ce, afin d'observer si les stratégies discursives adoptées dans les médias au féminin peuvent être considérées comme le vecteur de style de femmes¹⁶ qui inscrivent les identités féminines jusque dans le texte écrit. Pour ce faire, quatre axes de recherche principaux sont privilégiés dans cette réflexion. Ils rendent compte de l'éclairage que ces études peuvent apporter, à la fois à l'analyse des différentes modalités des théories et pratiques considérées dans leur spécificité, mais aussi à la réflexion transversale sur les apports respectifs possibles entre ces recherches.

Écrire le genre, une hybridité créatrice

L'inscription, au sens premier, du Féminin dans les textes ne peut bien évidemment se faire que par le biais de la langue et de l'écriture, qui répondent à des normes précises. En nous posant la question de la déconstruction du genre (littéraire), au singulier, nous cherchons à montrer la norme littéraire dans ce qu'elle peut avoir de figé. L'éclatement des canons littéraires se fait le révélateur de structures impropres à transcrire les identités féminines ; plurielles, elles ne peuvent s'inscrire dans un seul genre, et investissent au contraire la richesse et les possibilités d'expression de la littérature. Les

15. Voir par exemple Greta Komur-Thilloy « La presse féminine : de nouveaux formats qui révolutionnent le genre journalistique », in : Claire Despierres et Mustapha Krazem (éds), *Quand les genres provoquent la grammaire... et réciproquement !*, Li-moges, Lambert Lucas, 2012, p. 127-142.
16. À ce sujet, voir notamment Deborah Tannen, *Talking Voices : Repetition, Dialogue, and Imagery in Conversational Discourse*, Cambridge / New York, Cambridge University Press, 1989.

frontières traditionnelles de la littérature se voient brouillées, franchies avec habileté, et les œuvres étudiées s'en voient enrichies. JUSTINE LEGRAND, dans son article « L'espace critique au féminin : l'œuvre gidienne vue par la femme » propose une réflexion particulièrement innovante en interrogeant le genre de la critique gidienne. En effet, au travers des témoignages et des observations de Catherine Gide, la fille d'André Gide, et de Maria Van Rysselberghe, surnommée la Petite Dame, nous découvrons un nouveau prisme de lecture. Les portraits tout en nuances que dressent les deux femmes mêlent l'œuvre gidienne et l'intimité de l'auteur. Sans opposer critique féminine et critique masculine, cette analyse de la pratique discursive des deux femmes qui ont marqué la vie de Gide amène à une critique ouverte et subtile. L'intérêt pour l'histoire personnelle et pour la sphère privée se retrouve également dans l'étude de JELENA ANTIC, « Pour une analyse stylistique de l'amour dans le roman de Camille Laurens *L'Amour* ». En étudiant le genre littéraire de l'œuvre, éminemment hybride, et la forme d'écriture qui elle aussi mêle différentes caractéristiques, il apparaît que l'amour en tant que *topos* littéraire place le corps au centre du processus d'écriture. Ce récit auto-fictif de Laurens est sous-tendu par une véritable réflexion sur le genre (sexué) des mots et des discours car le corps, lui aussi, parle et échappe au contrôle exercé sur le langage verbal. C'est aussi la manière de s'appropriier une expression propre qui intéresse SUK HEE JOO dans son étude des entretiens menés par Marguerite Duras dans les années 1960 et publiés dans la revue *Vogue*. En étudiant « Les articles de Marguerite Duras dans *Vogue* : la voix des femmes à travers une écriture hybride », il s'avère que l'auteure joue de la figure extrêmement créatrice de la sorcière — sans jamais en utiliser le nom — dès lors qu'il s'agit de dépeindre ses invitées. Jouant de l'écriture, et refusant le clivage entre écritures littéraire et journalistique, Duras adopte le ton de la conversation et en assume la subjectivité, tendant à un style résolument hybride et polyphonique.

Déconstruire et construire le genre féminin

La portée philosophique des œuvres littéraires tient à la remise en cause des clivages et stéréotypes, les auteures relevant d'une écriture féminine¹⁷

17. Voir l'article « Gender » de Céline Gourdin qui propose un panorama de la terminologie critique utilisée dans les études de genre, qui permet d'explicitier les visées des différentes écritures selon les revendications dont elles sont porteuses. « Gender »

invitant leur lectorat à déconstruire les clichés et les stéréotypes des genres au travers d'une (ré)interrogation des comportements prêtés traditionnellement à l'un ou l'autre sexe. Cette polysémie, cette pluralité, du texte littéraire nous apparaît d'autant plus prégnante dans la construction des identités féminines narratives : les *strates du texte* révèlent des prismes complémentaires dont les divers reflets donnent à voir un Féminin pluriel et en mouvement. Le féminisme est à cet égard un appareil complexe d'analyse particulièrement porteur car il rend compte des représentations sociales des sexes et rejette le « destin anatomique »¹⁸ des êtres. Du fait de cette construction, qui est le postulat sur lequel se rejoignent l'ensemble des courants féministes, il est donc possible de déconstruire cet agencement social dit *naturel* et *normal*. Ce dernier terme porte à lui seul la tension et le paradoxe de l'identité : est perçu et conçu comme normal, ce qui est réglementaire (donc, correct) et commun (donc, banal), la règle étant prescrite et autoproclamée... nul besoin donc de s'en justifier. HÉLÈNE BARTHELMEBS-RAGUIN interroge la manière dont sont bâties les identités féminines dans les littératures francophones algérienne, québécoise et suisse. Il s'agit pour elle d'envisager les œuvres d'auteures postérieures à 1950, période qui marque un renouveau dans la conception des identités féminines avec la parution de l'ouvrage *Le Deuxième sexe* (1949) de Simone de Beauvoir. Plus précisément, elle s'intéresse aux images des femmes cristallisées dans les textes écrits par des auteures ayant elles-mêmes définies leurs écritures comme féminines. De plus, il s'agit également ici de dégager en quoi de telles représentations tendent à être émancipées des stéréotypes véhiculés par ces mêmes sociétés. L'article « Francophones et parole littéraire. Tension de l'écriture, écriture de la tension » analyse un large *corpus* d'œuvres littéraires d'Assia Djebar, d'Anne Hébert ou encore d'Alice Rivaz, toutes trois auteures écrivant *hors de France*, et leurs rapports à la création artistique, qui devient le médium capable d'inscrire le genre féminin. S'appuyant sur les travaux du célèbre philosophe Jacques Derrida, HERVÉ ONDUA s'attache à l'analyse de « La déconstruction et la théorie du genre : une déconstruction, nouvelle anthropologique médiatique ». Le phallogocentrisme devient la notion à déconstruire pour échapper à une vision binaire de la différence des sexes au profit d'une prise en compte de la *différence* derridienne. Ce

[en ligne], disponible sur < http://www.flsh.unilim.fr/ditl/Fahey/Gender_n.html > (page consultée le 2 septembre 2009).

18. Cette locution est empruntée à Sigmund Freud qui l'utilisa en 1923 dans son article « La disparition du complexe d'Œdipe » dans une assertion de Napoléon : « L'anatomie, c'est le destin ».

travail de constructions d'identités féminines en tension et en mouvement se retrouve dans les médias africains, qui relaient de nouvelles représentations des femmes, amenant ainsi de véritables bouleversements dans la construction des genres sexués.

La presse et les femmes, perspectives historiques

Si les médias et leurs stratégies d'écriture ont retenu l'attention de nombreux linguistes, il n'en va pas de même de la presse magazine féminine. Les perspectives historiques sur la place des femmes nous permettent de questionner les rôles féminins dans la presse, et ce qu'elles y soient journalistes ou lectrices. Pour sa part, LUCIE ROUSSEL présente « Les stratégies discursives des premières journalistes en faveur de l'écrit féminin » au travers d'une série d'articles de journalistes des années 1830, lorsque la presse féminine n'en était alors qu'à ses prémices. Les liens entre la presse féminine et les propos tenus par les écrivaines mettent au jour une révolution féminine des stratégies discursives. Autant sujets qu'objets de l'écriture, les femmes interrogent le statut-même d'auteure, et les difficultés terminologiques qui le sous-tendent, car il s'agit d'une quête de légitimité auctoriale. Les médias deviennent ainsi un lieu particulier d'expression quant à l'émancipation féminine. Face aux critiques que ne manquent pas d'entraîner l'accession des femmes à la parole publique, ces dernières en viennent à privilégier une écriture féminine. Par la suite, les contextes de conflit mondiaux ont participé à modifier en profondeur la place des femmes dans la société, comme le souligne l'étude « Les lectrices et *Veillées des chaumières* au début de l'Entre-deux-guerres » de CHANTAL DHENNIN. Ce média né dans les années 1920 se fait le témoin des changements de la condition féminine au sortir de la Grande Guerre. Tout en laissant une large part au contexte socio-historique, *Veillées des chaumières* contribue à développer des nouveaux codes corporels et vestimentaires concernant les jeunes femmes. La revue se veut être un médium social. En parallèle, la revue tend à donner une image idéale de sociétés pourtant dévastées ; ce faisant, c'est une nouvelle identité féminine qui est visée. Cette réflexion nous amène à nous intéresser à l'essor des nouvelles technologies qui viennent révolutionner en profondeur l'écriture médiatique.

La presse et les nouvelles technologies, réflexions linguistiques

Les journalistes de la presse féminine l'ont bien compris : en transposant la cyberlangue sur le support papier, en modifiant des règles de narration, les auteures des articles font des lectrices un acteur impliqué dans le récit. Le choix du sujet avec lequel la lectrice peut s'identifier, les stratégies discursives, les commentaires proches des lectrices, tout est réuni pour atteindre la proximité. Les nouvelles pratiques discursives du français écrit ancrées désormais dans la culture quotidienne véhiculée par la presse féminine révolutionnent le genre journalistique. À quoi tiennent les différences de style d'écriture entre hommes et femmes ? JULIE DERRO, en analysant le magazine *Be*, démontre que les journalistes oscillent entre le caractère réel et fictionnel du récit. Le concept se réclame d'une nouvelle façon d'aborder le journalisme. Les journalistes de la presse féminine ont très bien saisi le besoin d'intégrer un nouveau modèle pour parler aux lectrices. Influencée par de nouvelles technologies, ou encore par volonté de jeu, la presse féminine affiche de nouveaux formats d'écriture qui s'écartent des fonctionnements linguistiques prévus¹⁹. Étant concurrencée sur son terrain par les blogs, la presse féminine tend à emprunter le ton complice des bloggeuses. Ces dernières, définies par leur style (glamour, chic, BCBG, chipie, etc.) sont à la fois prescriptrices et amies des lectrices qui peuvent échanger avec elles *via* Internet, comme le démontre également ZINA TOUZÉ dans son article portant sur « Quelques enjeux discursifs d'une utilisation non-experte des chaînes thématiques sur Youtube ». Ce type d'écriture, qui établit des passerelles entre l'expression journalistique et la libre expression, constitue, à nos yeux, une nouvelle façon de faire du journalisme qui brouille les pistes des genres journalistiques traditionnels pour accueillir de nouvelles œuvres, quelque peu hybrides, à la frontière des genres et des formes, dans lesquelles les ruptures et les passages induisent une lecture dynamique. TATIANA MUSINOVA prolonge ces réflexions et, en s'appuyant sur les « Particularités discursives et linguistiques de la presse féminine russe », illustre qu'en s'inspirant des nouvelles technologies, les journalistes de la presse féminine n'hésitent pas à jouer dans

19. Cet écart est dû soit au non respect des conventions liées à un genre donné, soit à l'existence des contraintes discursives d'un genre donné. Voir Patrick Charaudeau, Dominique Maingueneau, *Dictionnaire d'Analyse du discours*, Paris Seuil, 2002, sous entrée *genre*.

un continuum de pratiques différentes de la langue²⁰. En employant le code hybride avec des marques typiques de la langue orale, les représentations que les auteures d'articles donnent à voir reposent sur le type sociolinguistique d'un parler branché, imitant ainsi des jeunes femmes *en vogue*. Les caractéristiques morpho-syntaxiques permettent d'identifier les productions mimant la langue parlée (les troncations, les interjections, les onomatopées) caractéristiques du parler jeune, vacillant constamment entre le caractère réel et fictionnel du récit. Dans la perspective de « la langue est la demeure de l'être²¹ », GRETA KOMUR-THILLOY et AGNÈS LEROUX avancent que les enjeux sont liés à l'usage de la langue. Pour ce faire, les deux auteures scrutent des textes écrits par les journalistes femmes et destinés à un public féminin dans les magazines tels que *Elle* et *Marie Claire* afin de les comparer à l'écriture véhiculée par les magazines masculins pour hommes tels que *GQ* et *Leader Chic*. Cette étude comparative leur permet d'observer que les stratégies discursives adoptées dans ces deux types de presse magazine peuvent être considérées comme le vecteur des différences de style entre hommes et femmes.

En considérant ces différents aspects — littéraires, linguistiques, historiques et médiatiques — les rapports, en pleine mutation, qui lient femmes et médias, le présent ouvrage veut apporter sa contribution aux riches réflexions passées et actuelles portant sur les genres sexués, en faisant un état des lieux des nouvelles formes d'expression féminine, remarquablement créatrices et novatrices.

Université de Haute-Alsace
(ILLE, EA 4363)

20. Cf. Claire Blanche-Benveniste, *Le français parlé, étude grammaticale*, Paris, Ophrys, 1997.
21. Traduction de la fameuse phrase du philosophe Martin Heidegger « *die Sprache ist das Haus des Seins* » issue de *Brief über den Humanismus*, 1946.

